Daniel Cordier
avec Paulin Ismard

De l'Histoire à l'histoire

Témoins.Gallimard

Extrait de la publication

Collection Témoins

Daniel Cordier

avec Paulin Ismard

De l'Histoire à l'histoire

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

AVERTISSEMENT

Ce livre est né d'une rencontre improbable entre Paulin Ismard et Daniel Cordier. Un jeune historien de la Grèce antique, professeur à la Sorbonne, s'est passionné pour l'aventure historique et historienne de ce grand acteur et témoin qui devint secrétaire de Jean Moulin par hasard, marchand d'art par passion et historien par accident.

Pendant trois ans ils se sont vus, se sont parlé longuement, ont enregistré leurs conversations. Ce sont ces entretiens, transcrits par Paulin Ismard et repris par Daniel Cordier, qui ont fourni la matière de ce livre.

Nous nous sommes accordés pour penser qu'il était meilleur de retirer les questions pour mieux laisser se faire entendre la voix si personnelle de l'auteur d'*Alias Caracalla*.

Pierre NORA,
directeur de la collection « Témoins ».

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE I

Un long silence

Je suis resté silencieux durant plus de trente années sur la Résistance. Aussi étrange que cela paraisse, le passé — en particulier mon passé — ne m'intéresse pas : je le considère comme une nécropole et n'ai aucun goût pour les morts. Même si la tragédie vécue par mes camarades disparus est profondément enracinée dans ma mémoire, les événements atroces auxquels j'ai été mêlé ne me concernent plus. J'avais vingt-cinq ans en 1946, et c'est alors qu'a commencé ma « vraie » vie, entièrement consacrée à l'art contemporain.

Ce long silence tient d'abord à l'expérience de ma génération : les anciens combattants de « 14-18 » avaient empoisonné notre jeunesse. Ayant perdu la leur au front, ils s'étaient vengés sur nous par une phrase rituelle : « Tu pourras parler quand tu auras fait la guerre. » C'était sans appel.

Dans mon milieu familial, nationaliste et maurrassien, la patrie était une valeur fondamentale. Tout enfant, j'ai vécu le deuil commun à presque toutes les familles françaises : deux oncles de vingt et vingt-trois ans morts à la guerre ; mon père prisonnier pendant plus de trois ans ; mon beau-père (second mari de ma mère), présent à Verdun, grand mutilé et vouant une admiration inébranlable à Pétain… C'était une enfance en noir, celui du deuil des mères et des veuves. Les premiers mots de mon vocabulaire furent *tran-*

Extrait de la publication

chées, obus, prisonniers, blessés, morts. C'était la panoplie, somme toute banale, d'une famille française de l'entre-deux-guerres.

Dès juillet 1940, quelques jours après avoir foulé le sol britannique, j'ai décidé de ne pas imiter ces anciens combattants lorsque la guerre serait finie : jamais je n'en parlerais ! Cette promesse n'avait rien d'original. J'ai consigné dans mon Journal, rédigé dès mon arrivée en Angleterre, plusieurs conversations avec des camarades de mon âge qui l'attestent.

Nous avions une grande admiration pour la soixantaine de volontaires, officiers et sous-officiers, qui s'étaient battus en Norvège et avaient rallié la France Libre. Parmi eux se trouvait un certain Paul Schmidt, sergent-chef alsacien qui avait gagné la croix de guerre. Je me souviens d'un soir où, alors que nous évoquions son cas, l'un d'entre nous s'est exclamé : « Quoi qu'il arrive, nous ne deviendrons jamais des anciens combattants ! » Nous étions unanimes : la guerre était notre jeunesse, mais quand elle serait finie, nous pourrions commencer notre vie. C'était à la fin de juillet 1940 !

J'espère que nous n'avons pas inspiré aux jeunes d'après-guerre le sentiment de mépris que nous éprouvions pour nos aînés. Je n'en suis pas certain.

Après la Libération, j'ai en tout cas tenu parole. Ayant évacué la guerre de mon passé, je n'ai participé à aucune cérémonie et n'ai lu aucun livre sur le conflit mondial, pas même les Mémoires du général de Gaulle, mon chef ! De même, je me suis délibérément éloigné de la plupart de mes camarades de la France Libre et de la Résistance. Avec ceux, très rares, que j'ai continué de voir, nous n'avons jamais parlé de la guerre.

En juin 1940, dès les premiers jours de mon arrivée à Londres, j'ai noué une très forte amitié avec François Briant, novice chez les Pères blancs. J'avais effectué de mon côté un retour à la religion, et nous parlions régulièrement de la foi.

Recruté comme radio, c'est lui qui, en juillet 1941, m'a mis en contact avec le BCRA (Bureau central de renseignements et d'action). Après avoir été formés ensemble, nous avons été parachutés le même jour en France, où nous nous sommes revus plusieurs fois pendant la guerre. Trahi par un « courrier », il a été arrêté en avril 1943 et déporté à Buchenwald puis à Dora. À son retour, en 1945, après deux ans de captivité, il a vécu plusieurs semaines chez moi, à Paris. Nous avons beaucoup parlé, mais pas du passé !

En février 1942, j'ai rencontré à Thames Park Maurice de Cheveigné, un extraordinaire radio. Nous suivions tous les deux notre formation d'agent. Après deux missions en France auprès de Jean Moulin puis de Raymond Fassin, il a été arrêté, puis déporté à Sachsenhausen en 1944. À son retour des camps, il est venu lui aussi habiter chez moi quelque temps. Je l'ai ensuite revu à plusieurs reprises lors de ses passages à Paris, alors qu'il faisait partie des troupes d'occupation de l'Allemagne. Nous nous sommes à nouveau retrouvés bien plus tard, dans les années 1960 et 1970. Notre amitié était intacte. Pourtant, la guerre n'a jamais été un sujet de conversation entre nous.

J'ai rencontré Stéphane Hessel en avril 1941 à Camberley. En 1944, lors de mon retour à Londres après ma mission en France, j'ai fait la connaissance de sa femme Vitia. Je me souviens de la longue attente avec elle, en 1945, du retour de Stéphane de déportation. Nous étions très amis tous les trois. Bien que nous soyons restés intimes après la guerre, nous n'évoquions pas notre engagement dans la France Libre. Il a fallu attendre le début de mes travaux d'historien pour que ce souvenir soit l'objet de nos conversations. En 1983, à l'issue de ma première conférence consacrée à Moulin à la Sorbonne, Vitia et Stéphane, tous deux présents, m'ont invité à déjeuner : pour la première fois j'ai interrogé Stéphane sur ses activités au sein de la France Libre. L'historien

Extrait de la publication

que j'étais devenu souhaitait connaître *sa* guerre. Jusqu'à cette date, j'ignorais tout de sa mission, comme il ne connaissait rien de la mienne.

Le trésor secret d'une vie

Briant, Cheveigné, Hessel : ma fréquentation des résistants s'est limitée pour l'essentiel à ces trois amitiés, ce que certains de mes anciens camarades n'ont pas manqué de me reprocher, parfois violemment. Je songe en particulier à Suzette Olivier, plus jeune que moi, dont la mère, Mme Moret, et son mari m'ont hébergé à Lyon, après mon parachutage en 1942. J'ai dit dans *Alias Caracalla* leur rôle décisif dans l'organisation du secrétariat de Moulin. Durant ma mission, si loin de ma famille, ils m'ont accueilli comme leur fils. Suzette était dans mes services alors que sa mère, tout en m'hébergeant, travaillait pour le Deuxième Bureau de Vichy ! Ces deux femmes admirables ont été arrêtées en 1943 et déportées l'année suivante. À leur retour des camps, nous nous sommes souvent revus, avant que nos chemins ne s'éloignent. Suzette a continué de m'écrire de longues lettres, auxquelles je ne répondais que trop rarement. Son expérience de la déportation en avait fait une fidèle des cercles d'anciens résistants. Ils se rencontraient régulièrement, organisaient des banquets, des conférences ou des voyages pour revoir tel ou tel lieu qui avait compté. Dans ses lettres, Suzette me reprochait mon absence.

Mon silence sur le passé n'était pas l'oubli de ce que nous avions vécu. Je me reconnais pleinement sur ce point dans un texte écrit en 1953 par Jean Cassou, un résistant qui était, avant moi, amateur d'art moderne. Dans la France des années 1950, il évoquait la difficulté de raconter notre expé-

rience de la guerre : « Pour chaque résistant, la Résistance a été une façon de vivre, un style de vie, la vie inventée. Aussi demeure-t-elle dans son souvenir comme une période de nature unique, hétérogène à toute autre réalité, sans communication et incommunicable, presque un songe. Il s'y rencontre lui-même à l'état entièrement libre et nu, une inconnue et inconnaissable figure de lui-même, une de ces personnes que ni lui ni personne n'a depuis jamais retrouvées et qui ne furent là en relation qu'avec des conditions singulières et terribles, des choses disparues, d'autres fantômes ou des morts[1]. »

Cassou formule la raison principale qui explique mon silence durant cette longue période. Si je n'ai jamais évoqué la guerre, c'est parce qu'elle est le trésor secret de ma vie. L'élan fraternel qui nous unissait et nous a fait accomplir dans l'action les actes les plus dangereux est l'arcane même qui enferme toute ma jeunesse.

« La Résistance était un bloc. » Cette affirmation répétée, que mille faits historiques contredisent, contient une vérité intime : celle de nos souffrances partagées. La clandestinité exigeait un fractionnement de nos activités en groupes de quelques personnes. Mais ce que chacun d'entre les résistants nomme dans son cœur « la Résistance », ce sont les camarades à qui il était soudé par la fraternité de la peur et de l'espoir. Si, au-delà des mots, j'essaie de scruter l'obscurité de ma mémoire, apparaissent d'abord pour moi, en Angleterre, mes compagnons de la France Libre de juin 1940 puis, à partir de juillet 1942, la vingtaine de volontaires qui m'ont aidé, à tout va, en France, dans la tâche qui nous avait été assignée.

Aussi comprendra-t-on le souvenir lumineux que je conserve de cette période atroce. Je crois que, dans tous les

1. Jean Cassou, *La Mémoire courte*, Éd. de Minuit, 1953.

Extrait de la publication

autres groupes de la clandestinité, qu'ils aient ou non fait de la politique, il en est allé de même. Chacun d'eux a connu le sentiment d'une unité réelle, en dépit, bien souvent, d'une grande diversité : les étoiles n'ont pas besoin d'être identiques pour illuminer la même nuit. C'est pourquoi, lorsque l'on touche à la Résistance, chaque ancien résistant se sent atteint dans sa propre existence. En dépit de tout, nous étions unis contre ceux que nous avons combattus et dont nous sommes séparés à jamais par la muraille des corps de nos martyrs.

Ce simple fait est sans doute difficilement compréhensible, mais aujourd'hui encore, avec les camarades que je rencontre de temps à autre, nous ne parlons pas de la Résistance. Nous savons pleinement ce qui nous a unis et qui demeure entre nous : le moindre mot serait une trahison du passé. Si vous vivez un grand amour, vous n'en parlez pas. Une fois mort, il devient le rêve d'un passé regretté. Il en va de même des œuvres d'art : que dire devant le Parthénon ou la cathédrale de Chartres ? J'ai passé des heures dans cette dernière en y vivant une expérience esthétique incommunicable : celle d'un arrachement à soi-même. Ces heures sont fragiles, on peut les détruire ; seul le silence est capable de les conserver.

En exil dans son propre pays

Le silence était aussi la seule réponse à apporter à tous les mensonges qui fleurissaient dans la société des années 1950 pour faire croire que la France avait été résistante. Pourquoi n'ai-je pas évoqué la guerre durant ces années ? Parce que c'était un secret, je l'ai dit, mais aussi parce que je craignais que les gens mentent en me racontant « leur » guerre. J'ai

Extrait de la publication

vu comment les Français se sont conduits pendant l'Occupation, puis j'ai entendu comment ils en ont parlé après-guerre : comique et honteux.

Juste après la Libération, je suis revenu vivre près de Bordeaux, dans la propriété de mon grand-père. Ce retour dans le milieu de mon enfance a été particulièrement éprouvant. Hélas, il est plus facile de vaincre les Boches que de changer de vocabulaire : ma famille parlait toujours des « Youpins » ! Mon père était mort en 1943. Mon beau-père, président de la confédération patronale des Basses-Pyrénées, avait été vichyste. Heureusement, il avait aidé la Résistance en cachant des automitrailleuses et des armes, ce qui lui valut d'être épargné durant l'épuration, contrairement à la plupart de nos relations. Notre médecin et ami, le docteur Vallet, mais aussi le curé de notre village, le maire de Pau, tous ont été emprisonnés. Quant à mes camarades d'Action française, la guerre avait rompu tout lien d'amitié entre nous. Je n'ai revu que l'un d'entre eux, devenu un grand médecin à Paris. C'est lui qui avait refusé de me rejoindre dans la Résistance en 1942 parce qu'il admirait Pétain d'avoir « débarrassé » la France des Juifs[1].

Âgé de vingt-cinq ans et sortant d'une guerre éprouvante, je n'ai pas trouvé la force de rompre avec ma famille. Surtout, je ne pouvais oublier que mon beau-père — responsable de mon antisémitisme originel — m'avait permis de m'en débarrasser puisque c'est grâce à lui que j'avais pu embarquer à Bayonne, le 21 juin 1940, sur le *Léopold II*, qui m'avait conduit en Angleterre. Un accord tacite nous interdisait d'évoquer ce passé, et ma mère est morte à soixante-dix ans, en 1968, sans avoir su ce que j'avais fait durant la guerre.

1. Voir Daniel Cordier, *Alias Caracalla*, Gallimard, « Témoins », 2009, pp. 441-449 (« Folio », pp. 542-552).

Extrait de la publication

Ainsi avais-je le sentiment de vivre en exil dans mon pays. J'ai d'ailleurs eu envie de fuir aux États-Unis pour changer de milieu et de vie. Je regrette parfois de ne pas l'avoir fait. En 1956, après l'ouverture de ma galerie, j'ai noué de nouvelles relations (amateurs d'art, collectionneurs, peintres) et découvert un nouveau milieu professionnel. Personne ne savait que j'avais fait la guerre, à tel point qu'un de mes clients, grand amateur d'art, qui, après-guerre, s'était exilé au Brésil, me dit un jour : « Cela m'a fait plaisir d'apprendre que vous aviez été "collaborateur" pendant la guerre ! » Que pouvais-je répondre au moment où il m'achetait un tableau ?

Je me souviens à l'inverse d'une conversation avec mon banquier, Élie de Rothschild, qui était devenu un ami. Nous avions à peu près le même âge, et il avait été prisonnier pendant toute la guerre. Au cours d'un déjeuner, il m'apostropha : « Vous êtes un cachottier. Il paraît que vous étiez à Londres avec de Gaulle. Racontez-moi. » Je lui ai répondu qu'il n'y avait rien à raconter.

Le Club Jean Moulin

Durant toutes ces années, j'ai néanmoins renoué en de brèves occasions avec le monde résistant. Ce fut le cas en 1958 lorsque j'ai fondé avec Stéphane Hessel le Club Jean Moulin. Pour comprendre ces années d'après-guerre, une distinction essentielle s'impose. En juin 1940, j'ai compté parmi les premiers volontaires du général de Gaulle, et si je peux dire que j'ai été « gaulliste », ce n'est évidemment pas dans le sens que ce mot prit par la suite. Cette réserve ne change rien à la place du Général dans ma vie. Mais, à partir du discours de Bayeux, en 1946, et de la fondation du RPF,

en 1947, tout était fini. La guerre avait fait de moi un homme de gauche : de Gaulle incarnait la réaction.

Pendant la Résistance, j'ai travaillé avec Claude Bourdet, qui était membre du comité directeur de Combat. D'un caractère distant, Bourdet était d'une grande droiture morale. J'ai été un lecteur assidu de son journal, *L'Observateur*, depuis son premier numéro, en 1950. Après la guerre, nous n'avons jamais évoqué la Résistance : c'était l'avenir de la gauche qui nous passionnait.

En mai 1958, j'avais une petite galerie rue Duras. De Gaulle s'apprêtait à revenir au pouvoir grâce aux généraux d'Alger. Bourdet me téléphona : « Es-tu partisan de l'arrestation de De Gaulle ? » Je répondis sans l'ombre d'un doute : « Oui, tout de suite. » J'étais de gauche, tout était simple : je craignais que le retour du Général ne soit le prélude à la dictature. C'est d'ailleurs en 1958 que j'ai voté pour la première fois de ma vie — contre celui qui avait été mon chef !

Le lendemain, un camarade que je n'avais pas revu depuis la guerre a débarqué à la galerie avec un jeune homme de vingt-huit ans, Alain Aptekman, héritier d'une immense fortune. C'est chez lui, avenue Henri-Martin, que se sont réunis les premiers fondateurs du Club Jean Moulin. Notre projet était en premier lieu de lutter militairement contre la « dictature » gaulliste : il fallait trouver des armes pour sauver la République ! Mais le président Coty appelant de Gaulle au pouvoir, l'option militaire s'est révélée vaine. J'ai alors suggéré à Stéphane Hessel que le club devienne un cercle de réflexion pour la gauche démocratique. C'est Hessel qui, dès lors, a contribué à son développement en y agrégeant des hommes qui venaient des milieux diplomatiques et de la haute fonction publique, comme Michel Rocard. Le plus souvent, ces hommes avaient été trop jeunes pour la Résistance, à l'exception de quelques-uns, comme Étienne Hirsch ou Simon Nora.

Extrait de la publication

Le Club a connu rapidement le succès parmi l'intelligentsia de gauche, même si les premiers fondateurs, partisans de la lutte armée, se sont sentis peu à peu marginalisés : on ne parlait jamais de mitraillettes ! Pour ma part, j'y suis resté plusieurs années et y ai beaucoup appris, car je ne suis pas un intellectuel. Ma galerie connaissait à l'époque une telle expansion que j'ai ouvert une antenne à New York en 1960 : là était ma vie. Après la fin de la guerre d'Algérie, n'ayant plus de temps disponible, j'ai cessé de participer à la vie du Club.

La cérémonie du Panthéon

En décembre 1964, lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, j'ai revu certains de mes camarades. En tant que Compagnon de la Libération, j'avais été choqué de ne pas recevoir d'invitation pour cette cérémonie, dont j'appris l'existence par les journaux ! Comme je n'étais convié à aucune rencontre, mes camarades avaient sans doute perdu ma trace. J'ai écrit une lettre au chancelier expliquant qu'ayant travaillé avec Jean Moulin j'aurais aimé être présent ce jour-là. Invité *in extremis*, j'ai été choisi avec plusieurs camarades pour monter la garde devant le cercueil, d'abord le 18 décembre au Mémorial des martyrs de la déportation[1], puis durant la nuit devant le Panthéon.

Le lendemain, j'étais au pied du grand escalier pour écouter le discours de Malraux : c'était la première cérémonie officielle à laquelle j'assistais. Elle fut terriblement émouvante. Le temps avait fait à Malraux un écrin de rêve : ciel bas, froid de glace. De ma place, parmi les Compagnons, je voyais le radia-

1. À la pointe de l'île de la Cité.

Extrait de la publication

teur installé sous son pupitre pour lui réchauffer les pieds ! Durant toute la cérémonie, il fit un vent terrible. Pour que la foule puisse entendre le discours, les organisateurs avaient suspendu de grands haut-parleurs, qui se balançaient sous le vent. L'effet fut prodigieux : la voix de Malraux se perdait, puis revenait tout d'un coup, immense, pareille à celle d'un dieu ! Malraux restait Malraux : il avait peu participé à la Résistance, mais c'était un artiste. Ce jour-là, il rêva son passé, et le ciel fut avec lui.

Premières rencontres avec des historiens

À trois reprises, des mémorialistes ou des historiens ont sollicité mon témoignage. Le premier que j'ai rencontré, Éric Piquet-Wicks, n'était pas un historien de métier, mais un officier de liaison du SOE (Special Operations Executive) chargé des parachutages des soldats français en métropole. En 1945, sur la recommandation du colonel Passy*, alors patron de la DGER[1], il m'a interviewé. Le colonel m'avait expliqué : « Piquet-Wicks s'est mis en tête d'écrire ses souvenirs sur quatre de nos camarades, Jean Moulin, Fred Scamaroni, Henri Labit et Pierre Brossolette. Il m'a dit que vous aviez refusé de le rencontrer pour lui parler de votre ancien patron et m'a demandé de vous convaincre. » Les raisons de mon refus étaient simples : je n'avais pas grand-chose à dire. « Mais vous êtes le seul à connaître les détails de la mission de Moulin, me répondit Passy*. Ce sera une corvée agréable : Piquet-Wicks a un bel appartement, allez dîner avec lui, ça lui fera plaisir. » J'ai donc dîné avec Piquet-Wicks, un homme charmant, qui ne m'était d'ailleurs pas inconnu puisque, en

1. Direction générale des études et recherches.

Extrait de la publication

juillet 1942, c'est lui qui, avec le capitaine Bienvenue*[1], avait organisé mon parachutage. J'avais alors dîné en leur compagnie à deux reprises, le 25 juin et le 24 juillet 1942, la veille de mes deux sauts en France, dont le premier avait avorté. Les derniers mots que m'avait adressés Bienvenue* m'étaient restés en mémoire : « Je serais heureux de vous revoir vivant[2]. »

Piquet-Wicks m'a expliqué d'emblée le sens de son travail sur Moulin : « Si nous ne rappelons pas son action, il sera oublié : dans quelques années, personne ne saura ce qu'était la Résistance. » En m'interrogeant, il s'est surtout montré curieux des détails de la vie quotidienne de Moulin durant la Résistance. Pour me mettre en confiance, il m'a raconté qu'il avait été le premier à l'accueillir à Londres, où personne ne le connaissait. Il m'a livré sa vision du séjour de Moulin : « Il n'était pas gaulliste. Il était venu pour connaître la politique du Général et ses possibilités réelles d'aider la Résistance, qu'il ne voulait pas compromettre dans une aventure fasciste. Les Britanniques souhaitaient le recruter parce que c'était la première fois que l'on pouvait opposer, en France même, un homme d'autorité à de Gaulle. En outre, il était conscient que seuls les Britanniques possédaient les ressources pour aider la Résistance. Lors de notre première rencontre, il hésitait entre eux et de Gaulle. »

J'étais surpris d'entendre cette évocation de mon patron. Certes, j'avais entrevu dans les archives du BCRA quelques notes échangées entre Piquet-Wicks et Bienvenue* à l'occasion du séjour de Moulin à Londres durant l'automne de 1941. Mais ce que Piquet-Wicks m'a dit ce jour-là était plus vivant. Des détails sur ses vêtements, son regard, le ton de ses réparties m'ont aidé à transporter l'homme que j'avais connu

1. Raymond Lagier.
2. Voir D. Cordier, *Alias Caracalla*, *op. cit.*, p. 296 (« Folio », p. 362).

Extrait de la publication

dans une situation inédite. Après quelques moments, Rex*[1] était présent entre nous…

Tout naturellement, j'ai enchaîné sur cette description, racontant mon travail auprès de lui, son caractère, sa politique, les difficultés qu'il avait rencontrées avec les chefs de la Résistance. Je lui ai ainsi révélé quelques anecdotes sur la mission de Moulin, tel son souhait de devenir ministre des Beaux-Arts après-guerre, qu'il a été le premier à rapporter. J'ai été néanmoins surpris de les retrouver dans son ouvrage[2] à côté d'autres anecdotes, souvent très romancées et parfois inexactes.

Ma deuxième rencontre m'a mis en face d'un historien de métier, Henri Michel. En 1963, celui-ci était au faîte de sa carrière universitaire puisqu'il dirigeait le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Alors qu'il finissait son ouvrage sur Moulin[3], il avait affirmé à Hessel au cours d'un dîner : « C'est le premier ouvrage sur Jean Moulin. Il contient des révélations sensationnelles. » Hessel lui avait répondu : « Je suis curieux de savoir ce que Cordier vous a raconté sur son patron, parce qu'il n'a jamais rien voulu me dire. » À sa stupéfaction, Michel lui répondit qu'il ne m'avait pas rencontré : « Dans le Comité, nous interrogeons tout le monde, sauf les agents de liaison, les radios, les saboteurs et les secrétaires. C'est une règle : ils étaient trop jeunes à l'époque de leur mission et n'ont rien d'intéressant à dire. »

Après les protestations d'Hessel, Michel prit contact avec moi et vint me voir. Mes archives étaient alors entreposées dans ma cave, qui venait d'être inondée. Le plus grand désordre y régnait. Dans une caisse, j'ai pris quelques dos-

1. Je n'ai connu mon patron que sous divers pseudonymes, dont le plus courant était Rex*. Ce n'est qu'à la fin de la guerre que je découvris sa véritable identité (voir *infra*, p. 115).
2. Éric Piquet-Wicks, *Quatre dans l'ombre*, Gallimard, 1957.
3. Henri Michel, *Jean Moulin l'unificateur*, Hachette, 1964.

Extrait de la publication

siers sur la Résistance. Après les lui avoir donnés, je lui ai demandé de revenir prendre la caisse un peu plus tard : « Vous avez de la chance que ces archives ne soient pas perdues », lui ai-je dit. Il m'a répondu : « Je reviendrai la semaine prochaine. » Je ne l'ai jamais revu !

Michel, comme Piquet-Wicks, s'intéressait davantage aux anecdotes personnelles qu'aux enjeux politiques de la mission de Moulin. Lorsque je lui ai raconté la bataille avec Brossolette, il s'est renfrogné : « Cela n'a pas grand intérêt. Ce sont des héros, qu'importe qu'ils se soient combattus. » J'étais stupéfait. Ces batailles de Moulin avec Brossolette, tout autant que celles avec les chefs des mouvements, avaient pour enjeu le contrôle de la Résistance !

Parmi les documents que je lui ai communiqués se trouvaient les deux projets de Conseil de la Résistance que Moulin avait soumis, à dix jours d'intervalle, aux chefs des mouvements. Ces pièces me paraissaient essentielles, car elles révélaient le projet exact de Moulin à cette époque. Est-ce parce qu'elles n'étaient pas signées ? Est-ce en raison de ma modeste fonction de secrétaire ? Michel a à peine écouté mes explications et, dans son livre, n'y fait aucune allusion.

Mon troisième témoignage est celui que j'ai livré à Laure Moulin alors qu'elle rédigeait la biographie de son frère[1]. Pierre Meunier et Robert Chambeiron lui ayant affirmé que j'étais la personne la plus proche de Moulin durant la guerre, elle m'avait écrit une longue lettre pour m'inviter à venir lui rendre visite à Montpellier. Curieux de voir l'appartement dans lequel son frère avait vécu, je m'y suis rendu. C'était une belle bâtisse de la Grand-Rue, dont elle occupait le premier étage. Originaires de Béziers, les parents de Moulin avaient pris leur retraite dans cette ville, où son père avait

1. Laure MOULIN, *Jean Moulin*, Les Éditions de Paris, 1969.

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

JEAN MOULIN ET LE CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE, *Éditions du CNRS, 1983.*

JEAN MOULIN. L'INCONNU DU PANTHÉON, *Éditions Jean-Claude Lattès :*

I. UNE AMBITION POUR LA RÉPUBLIQUE (1899-1936), *1989.*

II. LE CHOIX D'UN DESTIN (1936-1940), *1989.*

III. DE GAULLE CAPITALE DE LA RÉSISTANCE (1940-1942), *1993.*

JEAN MOULIN. LA RÉPUBLIQUE DES CATACOMBES, *Gallimard, 1999.*

ALIAS CARACALLA, *Gallimard, 2009 (prix Renaudot de l'essai).*

Extrait de la publication

De l'Histoire à l'histoire Daniel Cordier et Paulin Ismard

Cette édition électronique du livre
De l'Histoire à l'histoire de Daniel Cordier et Paulin Ismard
a été réalisée le 23 mai 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141845 - Numéro d'édition : 253735).
Code Sodis : N56001 - ISBN : 9782072492969
Numéro d'édition : 253737.

Extrait de la publication